

Rattrapage

J'ai été pris à la gorge. Là, dans le Sinäi.

A 27 ans. L'enfance nous rattrape encore parfois. Dans un dernier élan. En une seconde. Elle remonte les années et nous agrippe. D'une main ferme.

Je pars sur un coup de tête du Caire. Sans un mot. Je prends un minibus de nuit. Direction le désert. A l'arrivée, le soleil d'hiver me tombe dessus. 3 jours durant, il ne me lâchera plus. Toute la journée, il assène ses rayons sur le corps du marcheur. Là-haut, sans un seul nuage, il doit se sentir seul. Alors une fois par heure, je lève ma visière effilochée en direction du ciel.

Le jour, nous avançons dans le sable blanc. A midi, nous mangeons à l'ombre d'un improbable camion militaire éventré. Il ressemble à une grosse boîte de thon rouillée. A mes côtés de grands chameaux me toisent pendant de longues heures. Lorsqu'ils sont en mouvement, ils prennent un air hautain, presque dédaigneux mais le soir venu, leur visage s'adoucit.

La nuit, je me couche sur un grand tapis qui me sert de matelas. Les bras le long du corps, dans mon sac de couchage, je fixe les yeux scintillants de millions d'astres. J'en oublie le sommeil. La voûte céleste est une immense toile. Entre les grains de sable et les étoiles, je me sens à ma taille.

*

C'est au deuxième matin que mon passé surgit. Je suis en train de vider mes baskets, pleines de poussière de sable, lorsque l'appel retentit : « Yalla! Yalla bina! »

Dans la mer, il paraît que certaines bulles mettent des années à remonter à la surface. La mienne éclate ici, en plein désert. C'est au moment où je crois être le plus loin de mon passé qu'il jaillit.

Soudain, toute la caravane est prête au départ. Les chameaux se déplient et se lèvent avec élégance. Dans un double mouvement de piston, d'avant en arrière. Guides et marcheurs reprennent la route. Moi, je reste assis. Comme étourdi, je cherche d'où vient ce cri que je connais depuis tout petit. Qui a osé prononcer « ma » rengaine maternelle?

D'un seul coup, je revois ma mère, dans l'été comme dans l'hiver yverdonnois, lancer un « Yalla », à mes sœurs et moi. Cela a toujours été sa façon de nous dire : *il est l'heure*. Elle l'utilisait à tout va. Que se soit pour nous signifier que l'on devait monter immédiatement dans la grosse voiture rouge familiale ou pour nous inviter à chausser nos skis un peu plus rapidement.

Chez nous, on n'a jamais dit « on y va ».

*

A mon retour du Sinaï, par téléphone, je raconte la scène à ma mère.

A son tour, elle replonge dans ses souvenirs égyptiens et me narre sa visite du monastère Sainte-Catherine. C'était dans un *autre temps*. Elle conclut son récit par ces mots.

« Après avoir dormi une nuit dans le monastère, nous avons repris un bus pour le Caire. Au moment où il a démarré, j'ai dit à ton père : *regarde bien autour de toi car nous ne reviendrons pas* ».

C'était il y a 35 ans.

C'était dans une vie sans enfant.

C'était avant que je prenne un minibus de nuit. Sur un coup de tête.